

Car je suis dans les tranchées à deux cents mètres des Allemands (1); mais ce sont de vraies cités souterraines confortables et même luxueuses pour les officiers. Et tout est calme sur notre front à part quelques « marmites » assez rares et quelques coups de fusil isolés.

*A un ami*

11 novembre.

Je suis dans les tranchées depuis quatre jours. Elles sont ici merveilleusement aménagées. Ce sont de vraies cités souterraines où l'on a un confort extraordinaire, quand on songe que nous sommes à deux cents mètres de l'ennemi ! Le front est calme d'ailleurs. La température est jusqu'ici très clémente.

*A sa mère*

14 novembre.

Vous trouverez à la quatrième page de cette lettre un spécimen de la matière première de nos tranchées. Cette argile nous imprègne de la tête aux pieds. On en a dans les cheveux, dans les oreilles. Les hommes ne se sont pas lavés depuis quinze jours ; ils sont sales à faire peur. Les officiers se font apporter un seau d'eau du village et sont presque aussi sales. La pluie s'y est mise ; alors on patauge dans des cloaques immondes. Les manteaux sont en fange, les souliers sont pleins d'eau.

Tout cela, d'ailleurs, n'a pas d'importance, on se porte bien malgré tout ; c'est la vie au grand air, et l'air sauve de tout. On reçoit des ballots de tricot plus qu'il n'en faut, des gants. La France pense à nous, et c'est bon. Ce qui est long, c'est la nuit ;

(1) Au sud d'Arras.

elle est de plus de quatorze heures. Et dans la nuit les soldats s'affolent ; ils croient toujours voir des ombres et tirent mal à propos ; cela amène des ripostes et il y a de la casse pour rien.

Dans leurs trous, les hommes lisent des bouquins qu'ils ont trouvés dans le village voisin bombardé, brûlé, détruit à moitié. Ils lisent Michel Strogoff, Ruy Blas et La Fontaine à cent mètres des Allemands : c'est cocasse. Entre officiers, on se donne des thés, on se fait des visites ; et l'on se délecte de bœuf aux pommes, de bœuf aux haricots, de pommes au bœuf et d'haricots au bœuf. Ce soir, pommes de terre frites.

*A sa mère*

16 novembre.

Nous ne sommes plus dans la boue ; nous vivons dans des fossés pleins d'eau. Plus on nettoie nos tranchées et plus la pluie retombe. L'état de nos capotes est indescriptible. La mienne n'a plus un fil de bleu ; ce n'est plus qu'un tissu de boue. Les cases que font les hommes s'écroulent. Et malgré tout l'état sanitaire reste bon. Je me porte admirablement. On se distrait comme on peut. Le village voisin est mis à réquisition. On y trouve des livres. Nous voisinons avec les officiers d'artillerie et du génie. On fait des paris sur la durée de la guerre, et l'on attend ainsi la nuit. La nuit est généralement pénible, il fait si noir, et il y a constamment des alertes. Il faut surveiller les sentinelles et veiller avec elles. Après de longues heures, le jour revient enfin pour calmer les esprits.

*A Madame R. B.*

18 novembre.

J'ai été ce matin éraflé par une balle au menton dans une escarmouche esquissée depuis nos tranchées. Cela ne m'a fait